

Je ne croyais pas devoir m'occuper à nouveau du cas de cet écrivain français très répandu, très soutenu par les médias grands et petits de notre pays, entré dans une carrière profitable il y a environ une quinzaine d'années. Je pensais avoir tout dit dès son premier grand succès de librairie, un roman intitulé *Les Particules élémentaires*, croyant son affaire réglée une fois pour toutes. Les ouvrages suivants du même et prolifique auteur ne m'étaient pas apparus dignes d'une quelconque notule et je ne les avais du reste pas lus ni même feuilletés, me contentant pour mon information de leur recension bruyante dans la presse et les principaux médias. Ce qui

faillit me faire sortir de mon silence critique, ce furent la parution et le lancement extraordinaire d'un volume de vers de mirliton dudit auteur, accompagné, dans la presse, de ses jugements burlesques sur les poètes français du XIX^e siècle et quelque peu du XX^e, qui l'avaient précédé sur le chemin escarpé de la poésie lorsqu'elle est authentique. Disons que lui ne s'y était pas risqué, qu'il avait seulement fait semblant, et que cela avait suffi à ses promoteurs. Les vrais amateurs de Verlaine, Apollinaire ou Breton savent faire, eux, la différence. Je me retins de le dire, ayant du reste plus important à faire que de m'indigner publiquement du prodigieux avilissement des habituels supporters de notre graphomane national, Michel Houellebecq, il faut bien finir par le nommer. Je l'avais quelque peu brocardé, égratigné, moqué, critiqué, mais pas vilipendé et pas au point de le réduire en bouillie. En réalité, plutôt qu'à lui-même, je m'en étais surtout pris à un système de promotion commerciale, antilittéraire selon moi, qui bafouait l'honnêteté intellectuelle. (On prétendait vendre des chefs-d'œuvre comme des savonnettes ou des rasoirs jetables. Chefs-d'œuvre que l'on inventait et promouvait chaque semaine pour les besoins du marché. On avait oublié les propos d'un célèbre

directeur littéraire de la maison Gallimard, Jean Paulhan : « *chacun sait qu'il y a de nos jours deux littératures : la mauvaise, qui est proprement illisible (on la lit beaucoup) ; et la bonne qui ne se lit pas.* ») Et, ma foi, mon essai musclé, *La Corruption sentimentale*, sous-titré *Les rentrées littéraires*, dans la mesure où il s'en prenait à tous les agents de ce système, fut promptement étouffé et mis sous le boisseau. Je ne m'en étonnai pas. Nous étions en plein dans cette ère de la littérature industrielle contre laquelle Sartre nous avait mis en garde dès 1948 : « *il dépend de nous, au bout du compte, que la littérature ne s'industrialise pas.* »

Depuis 2002, date de la parution de mon livre maudit, Houellebecq avait bénéficié d'un sérieux avancement. L'institution littéraire l'avait adoubé. L'ancienneté, l'avancement, c'était comme cela que la carrière d'un écrivain marchait en France. Sartre encore et d'autres avant lui l'avaient déjà remarqué. Comme à chaque nouveau titre du romancier, le même cirque médiatique se déclenchait, je finis par me blinder, en dépit, comme je viens de l'écrire, de la parution de ses « poésies ». J'enregistrai ses succès successifs, son prix Goncourt, ses productions sur scène et à l'écran, et je me contentai de sourire. Ou de rire, parfois.

À la fin de l'année 2014, je notai dans les deux ou trois journaux que je lis au quotidien, des émissions de mots et de phrases, dans des ensembles linguistiques appelés « articles », préparant l'apparition prochaine dans les librairies du dernier ouvrage du célèbre romancier que les lecteurs allemands aiment tant. Remplis d'une joie perverse (*schadenfreude*) quand un écrivain français se vautre, par inconséquence, dans l'ignominie, les Allemands lui font généralement un succès. (Par exemple, ils aimaient tant Céline au temps du nazisme, qu'ils lui avaient accordé asile et protection chez eux, en juin 1944. Ceux qui ont *vraiment* lu Céline me comprendront.) Or, dans le mois précédant la parution du nouveau chef-d'œuvre de l'idole du roman contemporain lue « dans le monde entier », en même temps que des bribes de son argument, une photo nous fut offerte. On nous invitait à nous interroger sur le changement physique qui affectait le romancier. Houellebecq s'était laissé pousser les cheveux et arborait une coupe à la Baudelaire qui rendait encore plus laid son visage dont les traits s'étaient passablement dégradés depuis une décennie. Cette face d'homme malade et traqué aux joues creuses comme s'il lui manquait des dents, qui semblait apparentée à la famille

du psychopathe Francis Heaulme et qu'on eût bien vue dans un remake de *Goupi mains rouges*, film admirable au demeurant, devait susciter en nous quelque chose. De l'effroi ? De la compassion ? De la répulsion ? C'est un type de visage qui ne correspond pas tout à fait aux normes actuelles de la bonne santé physique, tant il paraît travaillé par la vie, l'hérédité ou des passions inavouables. Pour Houellebecq ne serait-ce pas une forme d'anorexie mentale ? Mais l'attraction de l'écrivain s'en trouvait renforcée. Que signifiait ce masque inquiétant ? Et cet accoutrement de S.D.F. quand on est millionnaire en euros ? Il fallait à tout prix surprendre. Alors, évidemment, un tel visage meurtri méritait bien une page entière dans le *Monde* du 17 janvier 2015 (supplément Culture & idées), signée par Michel Guerrin. Le journaliste nous dit à qui il pense en regardant la bobine actuelle de Houellebecq. À Léautaud, à Céline, et, plus surprenant, à Ezra Pound photographié par Richard Avedon en 1958. Un Ezra Pound « hurlant sa douleur », écrit le journaliste. (Mais on a une autre photo de Pound, par Avedon : elle montre un poète méditatif et serein, au beau visage de vieillard.) Ce qui est étrange, car, en 1958, Pound est justement libéré de l'hôpital psychiatrique Sainte-Elisabeth, aux

États-Unis, où il a été interné pendant douze ans, après avoir séjourné dans une cage de l'armée américaine, à Pise. (Il a été transféré aux États-Unis par avion, surveillé par un policier en civil, emprisonné dès son arrivée sur le sol américain et confié aux psychiatres qui le déclarèrent dément.). Pound a dû plutôt crier sa joie de se savoir libéré de l'asile de fous américain, le « cauchemar climatisé », sachant qu'il allait bientôt retrouver sa patrie d'adoption, l'Italie. Mais de telles comparaisons hors de proportions – ou alors Houellebecq aurait-il été séquestré dans quelque Guantanamo clandestin ? – n'ont qu'un seul but, assurer la publicité de la marque Houellebecq. De 1944 à 1950, Céline a connu l'exil en Allemagne et au Danemark. Léautaud était un vieillard libidineux entouré d'animaux domestiques, et qui vivait hors du temps. C'est curieux, moi, devant le visage très marqué d'Houellebecq, je n'ai pas songé un seul instant à Ezra Pound, et pourtant je possède d'excellentes copies des photos d'Avedon, ni à Céline, ni à Léautaud, encore moins à Artaud enfermé, lui, à Ville-Evrard, Rodez... Et pour tout dire, quand j'ai revu les photos d'Ezra Pound prises par Avedon, je n'ai pas songé un seul moment à Michel Houellebecq. Mais voilà, le service de marketing de la maison Flammarion a dû penser

que le roman n'y suffirait peut-être pas, malgré son sujet sulfureux et malgré aussi le cortège des thuriféraires qui entouraient l'œuvre à coups de cymbales, de tambours et de trompettes, d'où le coup de pouce de l'image du pauvre écrivain, naguère expatrié fiscal en Irlande. Même si, sur la photo, on pourrait lui trouver une tête de client de l'Armée du Salut. Cette image sert surtout à intriguer le lecteur potentiel du roman. Qu'est-il arrivé au malheureux mais riche écrivain pour se retrouver peu à peu nanti de ce faciès ? D'autant qu'Houellebecq, grâce à de confortables droits d'auteur, mène une vie enviable, qu'il n'a pas passé plusieurs années dans un hôpital psychiatrique comme Artaud et Pound, qu'il n'a pas connu la prison et l'exil comme Céline. Souffre-t-il d'une maladie inconnue qui transformerait les charmants quadragénaires en clochards hébétés ? En réalité, son compte en banque toujours bien approvisionné, il fait ce qu'il veut, doit souffrir d'un minimum de frustrations. Ah oui ! Il fut mal aimé par sa mère... Ce n'est ni un poète maudit, ni un écrivain refusé. Quel poète pourrait se faire publier des « poésies » aussi indigentes que les siennes dans une grande maison ? L'image de lui que l'on exhibe est décidément trompeuse.